

# Victor Serge : Lettre à Antoine Borie

Mexico, le 4 mai 1946

Mon cher Borie,

Votre lettre me surprend et

me fait un immense plaisir. J'ai rétabli le contact avec quelques amis en France et vous eussiez pu, me semble-t-il, trouver mon adresse sans interroger le Chili ! Mais ce détour même est significatif. Je crois qu'en réalité nous sommes, nous restons plus nombreux et plus sûrs les uns des autres qu'il ne semble dans les moments noirs (les nombreux moments noirs), si dispersés dans le monde que nous soyons. Beaucoup ont péri, les solidarités se sont lassées, vous devinez juste que j'ai multiplié les expériences amères et que la bataille continue pour moi, sans accalmie. J'ai quitté Marseille au printemps 41 et mis plus de cinq mois à gagner le Mexique en passant par une Martinique splendide, mais soumise à une sorte de Gestapo qui nous interna dans une ancienne léproserie, ... par la République Dominicaine, minuscule tyrannie aussi clémentine qu'étouffante, par Cuba où nous courûmes, mon fils et moi, quelques dangers à la suite de dénonciations calomnieuses des totalitaires... Au Mexique même, j'ai plusieurs fois été menacé d'assassinat par les mêmes, les réunions où j'ai pris la parole sont quelquefois devenues sanglantes... Il y avait aussi la question du pain quotidien, bien difficile à résoudre dans ces conditions... Nous avons été, pendant plusieurs années, un groupe de militants socialistes bien décidé, qui a tenu tête à toutes les attaques sans rien abandonner de sa pensée ; nous avons eu le soutien des intellectuels et des militants américains en des moments critiques. Vers le moment de la chute du nazisme, les illusions enfantines de certains camarades nous ont divisés et la douche - que je prévoyais - étant

survenue bientôt, la démoralisation a suivi. Pivert et quelques autres se croyaient en 1917 tout simplement ; j'estimais qu'il fallait compter tout au plus sur le rétablissement d'une démocratie qui permettrait à la pensée et au mouvement socialiste de revivre ; j'estimais aussi que le Totalitarisme Il serait pour une époque le danger principal, un danger monstrueux. Les événements m'ont donné raison, hélas ! Trop souvent au cours d'une déjà longue vie, j'ai souhaité avoir tort, mais je ne me sens nullement disposé pour cela à renoncer à ma vieille volonté de voir clair... J'ai beaucoup travaillé dans l'entre-temps, je crois que mes livres vont sortir de dessous le boisseau. L'opinion, dans cet hémisphère, après les intoxications du temps de guerre, se ressaisit de plus en plus. Le contraste est frappant entre ce que je sais de la situation chez vous, en France, et l'écrasante information que l'on a aux Etats-Unis et la claire vue des nouveaux périls et des nouveaux conflits qui s'en dégagent... Je ne puis évidemment que vous en parler très schématiquement, sachant du reste par vos quelques lignes sur ces sujets que nous sommes d'accord sur des points essentiels. En gros, je ne suis pessimiste que pour l'avenir immédiat, qui peut être assez long à l'échelle de nos existences. Je crains que la France n'aille vers des expériences coûteuses, le mouvement ouvrier et le PS n'ayant pas eu le courage de prendre fermement conscience de l'incompatibilité absolue entre un totalitarisme mal camouflé et une reconstruction honnêtement socialiste. Rien ne se décidera il est vrai « dans un seul pays », c'est du sort des continents qu'il s'agit désormais. La vue d'ensemble qui s'impose dès lors est celle-ci : ou de grands changements, fort possibles sinon probables, surviendront en Russie, ou le monde aura à traverser, après une période d'obscurités luttés et d'inquiétudes, une effroyable conflagration. Des raisons de technologie font que les décisions ne peuvent être indéfiniment différées. En attendant, l'intérêt de Staline est visible : ne

pas permettre de régimes supérieurs au sien (par la condition de l'homme) et qui du seul fait de leur existence menaceraient le sien ; empêcher la formation d'un bloc occidental (France, Angleterre, Belgique, Hollande, pays latins) qui constituerait tout de suite une très grande puissance économique assez nettement socialisante ; contrecarrer le relèvement de la France et surtout d'une France de gauche qu'il ne dominerait pas... Ce dernier résultat me semble presque atteint. Je doute que, dans l'attente d'un gouvernement communiste, la France obtienne les emprunts dont elle aurait besoin, et il est certain que son rapprochement avec l'Angleterre est au moins retardé... Nous allons vivre encore une époque amère, mais les nécessités générales imposent de plus en plus l'économie dirigée et planifiée ; la poussée, fût-ce guère consciente, des masses y fait prévaloir des revendications de sécurité ; l'expérience des terreurs et des oppressions doit ramener les hommes à la liberté... C'est-à-dire qu'à travers des voies sinueuses et monstrueuses, je crois discerner les linéaments d'un monde meilleur, en marche quand même. Le malheur, c'est qu'il n'y a pas de commune mesure entre la durée de nos vies mutilées et le mûrissement des événements.

J'ai tenu à vous

résumer mes vues d'ensemble et je vois que je le fais très imparfaitement. J'ajoute que les nouvelles qui filtrent de Russie montrent une misère inimaginable, une oppression plus lourde que jamais (on estime qu'il peut y avoir une dizaine de millions de citoyens dans les camps de concentration), des problèmes insolubles, des crises sans cesse étouffées, bref de réelles possibilités de changement. Mais nous ignorons quelle est la solidité de l'Etat totalitaire, s'il peut mourir d'apoplexie. Voilà l'inconnue.

J'ai

été peiné de voir que dans « Maintenant » on a passé sous silence, en parlant de Marcel Martinet, les

grands combats de sa vie, pour la révolution russe, pour le Cours Nouveau contre Thermidor, pour moi-même, contre les procès de Moscou... Que l'on soit contraint à de tels silences, cela définit une ambiance. La mort de Marcel Martinet est irréparable. J'admire toutefois la résistance vraiment magnifique que, grand malade, il opposa à son mal pendant une vingtaine d'années... J'ai aussi appris la mort de Maurice Wullens et je lui garde le regret fidèle qu'il mérite. Nous avons eu un froid en 1939-40, parce que Maurice ouvrit dans « les Humbles » une sorte de tribune à un loufoque pro-nazi, Van den Broek. Je m'indignai, j'avais malheureusement raison. Van den Broek, par la suite, après avoir fait les pires bêtises dans Paris occupé, se sauva et vint demander à des camarades marseillais de lui faciliter une évasion plus complète, il était complètement revenu du nazisme, disait-il, et je ne sais ce qu'il devint. Si vous êtes en rapport avec Pitaud [[Directeur du journal "l'Émancipation paysanne (1939-1940).]], envoyez-lui mon salut et mon adresse... J'ai su la fin de mon ami Duverger (instituteur à Agen), de Salducci, tous deux disparus à Dachau ou ailleurs. Pendant des mois, les nouvelles que je recevais de France étaient exactement dans la note de celles qu'autrefois je recevais de Russie : disparitions, exécutions, mystères abominables.

Je n'ai rien à vous demander pour le moment, mon cher camarade. Mais je vous remercie de votre offre si fraternelle et je la retiens.

Victor Serge